

Enfin vient la Renaissance, ou l'ère nouvelle. Ici surgissent de toutes parts, et comme par enchantement, des peuples d'Artistes. A partir de Cimabué, quels noms à jamais immortels que ceux des Michel-Ange, des Raphaël, des Jules Romain, des Léonard de Vinci, des Carrache, des Paul Véronèse, et de tant d'autres pour l'Italie ; des Titien, des Vanloo, des Rembrandt, des Rubens, des Van-Dick pour l'École Flamande ; des Murillo pour l'Espagne ; des Le Sueur, des Poussin, des Lebrun, des Mignard, des Jouvenet, &c., &c. pour la France ; enfin tout près de nous, des David, des Vernet, des Julien, des Ingres, des Paul-Delaroche, et de mille autres dont le génie a fait, ou fait encore la gloire de leurs Nations, et dont les Chefs-d'œuvre groupés en Musée, ou disséminés çà et là sur le Continent Européen, se déploient avec magnificence sur les murs élevés des *Vieilles Basiliques* ou décorent avec orgueil les Palais des Rois.

Ici, Messieurs je m'interromps ; ne vous semble-t-il pas qu'il serait glorieux pour notre pays de pouvoir fournir aussi quelques noms à ajouter à cette glorieuse liste ? J'entends votre réponse. Eh bien ! nous sommes peut-être à la veille de voir cela se réaliser. Que dis-je, un de mes honorables adversaires et mon ami, Artiste lui-même, quoique dans un genre différent, n'a pu se défendre de saluer cette espérance et d'avancer que nous possédions déjà les éléments de succès en ce genre, en citant si à-propos et avec tant de délicatesse, le nom déjà connu parmi nous et si cher à tous, d'un *aimable compatriote*, dont le talent précoce est allé s'inspirer au foyer même des Beaux-Arts, sous le ciel d'Italie. Des paroles d'encouragement venues de *haut lieu*, ont été adressées à cet Artiste distingué. On se souvient que, dans cette enceinte même, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, prit l'initiative pour lui suggérer s'il ne l'avait déjà eue, l'idée de commencer à doter le pays d'un *Musée National*, et les Journaux s'emparant de ce fait, ajoutèrent, avec toute raison, qu'il serait de la dignité du *Gouvernement* de venir en aide à une œuvre si importante. Espérons que ces vœux si légitimes se réaliseront. D'avance, j'en suis sûr, toutes vos sympathies lui sont acquises.

Mais revenons à notre sujet.

Si nous recherchons la première application, le premier emploi qui fut fait de l'art de la Peinture, nous voyons qu'il servit d'abord à exprimer ce qui domine toujours la pensée de l'homme : DIEU est l'objet des travaux du Peintre. L'Artiste le représente tel que son imagination le lui offre : et ne lui imputons pas à orgueil d'oser le représenter sous des traits humains ; c'est la meilleure manière de nous en donner une idée, et le moyen d'en faire notre pensée habituelle. D'ailleurs, en s'honorant ainsi lui-même, l'homme croit honorer son Créateur.

Une autre application de l'art de la Peinture consista de tout temps, à reproduire par le pinceau les traits vénérés de personnages illustres, de bienfaiteurs de l'humanité ; des Législateurs, des héros de l'antiquité, dont la *Fable* avait fait des demi-Dieux ; ou plus souvent encore, de personnes chéries dont le nom était dans toutes les bouches et la mémoire dans tous les cœurs.

Quel plaisir et surtout quel enthousiasme le Peintre n'éprouve-t-il pas en s'acquittant de cette honorable tâche ? Il se fait l'interprète, quelquefois d'une nation entière qui veut ainsi acquitter le tribut de sa reconnaissance envers ceux qui ont bien mérité d'elle.

L'Artiste alors, s'efforce de répandre sur ces traits, tout ce que sa pensée conçoit de beau et de noble, à y faire comme revivre toute l'âme du grand homme, à donner enfin à son portrait ce caractère d'élévation et de dignité, mêlé à cette expression de bonté et de condescendance, qui a fait dire que l'âme d'un grand homme paraissait émaner plus directement de la Divinité.

Après ces premiers objets de la *Peinture*, il en est d'autres, également pleins d'intérêt. Placés, dans l'échelle des êtres, après l'Homme, comme l'homme l'est après la Divinité, les Animaux sont à leur tour l'objet des travaux des artistes. Voyez-vous ce coursier, soumis au frein du cavalier qu'il porte ? Dans son intrépidité, il semble animé du même feu que lui. Comme lui, il est jaloux de triompher de l'ennemi, il l'attaque avec vigueur et intrépidité ; enfin, après avoir partagé la gloire et les travaux de son maître, il le rapporte quelquefois tout sanglant d'une mêlée ; et blessé lui-même, il expire après l'avoir sauvé. Aussi, le peintre l'a-t-il jugé digne de l'immortalité que donne le pinceau !

Tous connaissent le trait de ce lion, contre lequel allait combattre un gladiateur, pour réjouir les yeux d'un peuple féroce. Le terrible animal au lieu de se précipiter sur son adversaire, le laisse approcher, car il a reconnu celui qui, un jour, cicatriza de ses mains une blessure cruelle, et dont il eut péri sans ce secours ; l'instinct de la reconnaissance saura le lui faire traiter en ami. A sa vue, il agite sa queue ; cette fois il ne se bat pas les flancs avec fureur, mais ses caresses expriment assez la joie qu'il a de retrouver son bienfaiteur : les yeux adoucis du terrible animal peignent la bonté et la douceur. Cependant on crie au gladiateur d'avancer. Il avance sans hésiter, car lui aussi a reconnu le lion, et bientôt, au grand étonnement des spectateurs, tous deux s'embrassent au lieu de s'entre-détruire. Peut-on trouver un sujet plus digne d'exalter l'imagination du Peintre ?

Mais les êtres vivants sont-ils seuls, dignes d'occuper ses pinceaux ? Toute la création ne mérite-elle pas également d'être imitée ? Oui, le Peintre s'inspire encore du spectacle brillant et diversifié de la Nature. L'aspect du ciel ne l'assasine jamais sa vue. La terre tapissée d'une verdure émaillée de mille fleurs, l'apaise sans jamais le fatiguer. Les nuances infinies dont la lumière colore ces objets divers, y ajoutent un charme toujours nouveau et toujours inépuisable.

S'agit-il du spectacle silencieux de la Nuit, tantôt éclatante des mille feux du firmament, tantôt sombre et terrible par l'horreur de ses profondes ténèbres ? L'artiste rendra tous ces aspects si divers, par les teintes qu'il sait y employer, et nous offrira constamment un nouvel objet d'admiration.

Que de pensées, que de souvenirs frappants, se confondent encore dans notre esprit, par exemple, à la vue d'une de ces descriptions si communes pour l'artiste ! Tantôt, c'est l'embrasement d'une ville : on voit la pitié et l'épouvante peintes sur les figures de ses malheureux habitants, s'efforçant de ravir à l'élément destructeur, les objets qui leur sont les plus chers, — les uns prennent la fuite, les autres lèvent les mains vers le ciel pour implorer son secours.

L'artiste se plaît à reproduire la scène d'Enée et d'Anchise : On voit un jeune guerrier cédant à l'amour filial, arrachant un vieillard, son père, du milieu d'une ville embrasée, et le portant sur ses épaules à travers les feux et les traits ennemis, aller enfin le déposer dans un lieu sûr.